

Rencontre avec une patiente schizophrène hallucinée

Guy Gimenez, Magali Guimont, Georges Rouan, Jean-Louis Pedinielli

▶ **To cite this version:**

Guy Gimenez, Magali Guimont, Georges Rouan, Jean-Louis Pedinielli. Rencontre avec une patiente schizophrène hallucinée. Revue Française de Psychiatrie et de Psychologie Médicale, 2002, 6 (52), pp.61-65. hal-01382581

HAL Id: hal-01382581
https://amu.hal.science/hal-01382581

Submitted on 17 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rencontre avec une patiente schizophrène hallucinée

GIMENEZ G.[1], GUIMONT M.[2], ROUAN G.[3], PEDINIELLI J.-L.[4]

1 Maître de Conférences. E.A. "Psychologie et Psychopathologie Cliniques". U.F.R. de Psychologie. Université de PROVENCE.
2 Psychiatre des Hôpitaux, Praticien Hospitalier, CH MONTPERRIN.
3 Maître de Conférences. E.A. "Psychologie et Psychopathologie Cliniques". U.F.R. de Psychologie. Université de PROVENCE.
4 Professeur de Psychopathologie. E.A. "Psychologie et Psychopathologie Cliniques". U.F.R. de Psychologie. Université de PROVENCE.

RÉSUMÉ

La rencontre avec les patients schizophrènes est une expérience qui provoque des effets, quelquefois très intenses, à la fois chez le patient et le(s) clinicien(s), au niveau individuel et institutionnel. Cet article explore quelques-uns de ces effets, en écho à la construction délirante et hallucinatoire d'une patiente schizophrène qui se pensait " sourde muette et aveugle ". Il s'agit de réactions liées d'une part à la transférentialisation du délire et des hallucinations, et d'autre part aux réactions en écho, chez les cliniciens qui portent ce que le patient dépose en eux et dans l'équipe par identification projective.

MOTS CLES : psychose, transfert psychotique, transférentialisation.

Encounter with a hallucinated schizophrenic patient

SUMMARY

The encounter with the schizophrenies patients is an experience that provokes effects, sometimes very intense, both at the patient and the clinicien (s), to the individual and institutional level. This article explores some of these effects, echoing to the hallucinatory and delirious construction in schizophrénie patient that envision herself "deaf, dum and blind". Those effects are treated as linked and shared reactions of the transference activity of the delusion and hallucinations on one side, and on the other side the echoing reactions of the clinicians loaded with all what the patient depose in the therapy the team through projective identification.

KEYWORDS : psychosis, psychotherapy, psychotic transference, transference activity.

INTRODUCTION

La rencontre avec certains patients schizophrènes peut s'avérer difficile, à tel point que l'on arrive à se demander s'il est véritablement possible d'entrer en relation avec eux. Inversement, d'autres fois, on se surprend à imaginer, contre tout espoir, qu'avec un patient, pourtant très régressé, on va parvenir à construire un espace pour une possible rencontre. Mais qu'est-ce qui rend possible la construction (co-construction) d'un tel espace ? Qu'est-ce qui amène le patient à s'ouvrir à cette nouvelle relation ? Qu'est-ce qui fait que nous-mêmes, comme cliniciens, psychologue, psychiatre ou infirmier, nous parvenons à investir un travail clinique qui permettra, peut-être un changement chez le patient ? Ces questions se sont posées de façon particulièrement aiguë, lors du suivi de Aïcha, patiente schizophrène, hospitalisée à 35 ans, puis suivie pendant sept années, d'abord en pavillon d'entrants au Centre Hospitalier Montperrin (de Clérambault 2) pendant cinq ans, puis dans une l'Unité de Soins de Réadaptation (U.S.R.) pendant deux ans.

I - PRÉSENTATION D'AÏCHA

Mes premiers contacts avec Aïcha se déroulent à côté de la fenêtre du salon, où elle passe ses journées, depuis son entrée. C'est l'été et Aïcha est emmitouflée jusqu'aux oreilles : en plus d'un ample jogging, elle porte une épaisse doudoune, des gants de laine bleu marine, un bonnet enfoncé jusqu'au nez et une écharpe, comme si elle s'apprêtait à affronter une tempête de neige. Elle ne quitte jamais ces vêtements : même pas pour dormir. Les moments imposés par l'équipe pour la toilette seront vécus comme cataclysmiques. Quand je m'assieds à côté d'elle, elle fait mine de ne pas me voir. Je me présente puis partage un moment son silence. Je suis alors saisi par une forte présence olfactive, à laquelle je m'habituerai. Quand, après lui avoir parlé un peu, je l'invite, peut-être trop rapidement à des entretiens, elle regarde dans une autre direction, indiquant clairement que je la dérange. Ce n'est qu'après plusieurs mois d'une approche très progressive qu'elle accepte de venir dans mon bureau. Les infirmiers et le médecin sont traités de la même façon. L'attitude de Aîcha est vécue par certains comme rejetante et attaquante et quelques soignants réagissent en miroir vis-à-vis d'elle. Ainsi, pendant une première période de la prise en charge, Aïcha semble ne pas nous voir, ne pas nous entendre, ne pas pouvoir nous parler, malgré l'insistance de plusieurs d'entre nous. Ce qu'elle expliquera ainsi quelque temps plus tard : "Je suis morte, puis je suis re-née sourde, muette, aveugle ".

II - LE PREMIER TEMPS DU SUIVI : UNE ÉQUIPE SOURDE, MUETTE AVEUGLE ?

Quand elle commence à parler, ses mots et ses phrases énigmatiques restent souvent en suspens, provoquant une sorte

de confusion à l'intérieur de moi. Ses phrases sont scandées par des expressions dont je ne parviens pas à saisir le sens, comme, par exemple " foi cuit ". Mes relances sur foi, le foie, la foi, cuit, *cru,* etc. laissent intacte cette expression qui ressemble fort à ce qu'E. Granjon (1988) a décrit sous le nom d'objet brut.

Dès que j'ai l'impression de comprendre quelque chose de son histoire, ou de l'une des multiples versions de son histoire, je me rends compte que tout apparaît en opposition, non articulé, non logique, non chronologique, etc.

Elle ne sait pas d'où elle vient, qui est sa famille. Elle est apparue toute seule, dit-elle, sans parents. Mais sa mère est morte à l'accouchement. Elle est née dans une autre planète, mais également sur la terre. Selon les récits, sa famille est une famille d'emprunt ou d'adoption, composée uniquement d'hommes travestis : certains, comme son père ne sont pas humains, mais des êtres dévitalisés, des " poupées sanglantes " : poupées mécaniques capables de très grandes violences.

Elle même se sent *dévitalisée,* et se présente comme électronique, mécanique et magnétique. Elle pense être blonde aux yeux bleus (elle est brune à la peau très foncée et aux yeux noirs). Elle a 42 ans. Elle 8 ans, 300 ans, 60 ans. Elle se nomme Aïcha. Elle s'appelle Ket, Sing, et possède encore bien d'autres noms. L'atrophie de sa jambe gauche, liée à une poliomyélite infantile, est consécutive à un « enlèvement et une opération forcée » où elle a été, comme elle le dit " chirurgiée ". Elle est une femme. Elle est un « homme-femme »...

Les nombreux éléments de son discours délirant restent éparpillés à l'intérieur de moi. Ils m'envahissent, rendent difficile ma pensée. Je cherche une logique, une cohérence, en vain. De façon défensive, et pour diminuer le mouvement chaotique que je ressens à l'intérieur de moi-même (un peu comme ce que M. Klein (1946) décrit de la position paranoïde schizoïde, avec des éléments éparpillés, et non encore intégrés), je cherche à classer, ordonner, donner du sens à toutes ces parcelles envahissantes.

Mais n'étais-je pas moi-même sourd, muet, aveugle ? N'étais-
je pas sourd lorsque je ne pouvais entendre ce qu'elle avait à dire, à m'adresser, n'étais-je pas muet quand je ne pouvais prononcer les mots qui auraient permis d'entrer en contact avec elle, et lui signifier que j'étais là, prêt à prendre le risque d'une rencontre, n'étais-je pas aveugle quand je n'étais pas apte à appréhender la réalité à partir de son point de vue (ou de son vertex comme dirait Bion (1965)), ou encore lorsque je n'arrivais pas à partager son expérience ici et maintenant...

Dans ces longs entretiens où elle ne prononce pas une parole, elle me rend sourd par *identification projective.* Ma surdité figure ici, contre-transférentiellement, ce qu'elle essaie aussi, désespérément, de mettre en forme dans son délire. Je porte (au sens de la fonction phorique décrite par R. Kaës (1994)) quelque chose qui lui appartient, et qui se rejoue à l'intérieur de notre relation.

J'étais sourd, muet, aveugle comme le reste de l'équipe : nous étions loin de saisir la réalité psychique de Aïcha, encore très repliée sur elle-même.

D est vrai qu'à ces moments là, on oublie vite les auteurs qu'on aime citer par ailleurs : D.W. Winnicott (1971) qui soutient que la désillusion n'a de sens que si elle suit une période suffisante d'illusion etc., W.R. Bion (1970) qui insiste sur la transformation produite à l'intérieur du clinicien, par le contact avec la réalité psychique du patient.

III - UNE TRANSFORMATION DU LIEN, DU DÉLIRE ET DES HALLUCINATIONS : LA TRANSFÉRENTIALISATION

1 - Une relation fusionnelle, intense

La relation froide et distante avec Aïcha, laisse peu à peu place à un investissement massif et fusionnel. C'est alors, que, étonnamment, elle pose des questions sur son identité sexuelle : elle demande de façon très directe, pendant les entretiens, quelquefois en se déshabillant, si elle est un homme ou une femme. Un jour, alors qu'elle s'apprête à se déshabiller, je lui propose de dessiner le corps d'une femme. Ce qu'elle fait. Je l'invite alors à dessiner le corps d'un homme. Elle parvient à le faire, mais sur le corps de la femme, par superposition. Et elle commente : c'est un " homme-femme ", comme elle. Elle arrive à expliciter comment est faite une femme et comment est fait un homme : mais si elle sait ce qu'est la différence anatomique des sexes, elle ne semble pas avoir intégré la différence symbolique des sexes (un homme est celui qui n'est pas une femme). Les tentatives, par deux infirmiers de l'informer, à partir d'un livre sur la sexualité, sur la question de la différences des sexes, l'amènent à me commenter ces rencontre : " C'est affreux, ils me racontent des horreurs, mais moi, je reste polie, je fais comme si je croyais ce qu'ils me disent "... Elle a l'impression que nous communiquons par *télépathie :* elle place en moi ses pensées et pense que je lui communique les miennes directement. Elle peut alors passer des entretiens entiers, sans prononcer une parole, drapée dans une enveloppe de silence et s'adressant à moi comme aux personnages de son délire. Ainsi, elle se penche sur le bureau, me fixe dans les yeux et dit : " Karl, tu ne me reconnais pas, Karl... ? " A d'autres moments, elle me dis " Rappelle toi, tu ne te souviens pas ? ", comme si elle parlait à une part d'elle-même qu'elle logeait en moi.

2 - Le rapprochement affectif et les voix

Dans un mouvement d'équation symbolique entre toucher physiquement et toucher affectivement, elle a l'impression que le contact affectif produit des bébés... elle se sent enceinte de son psychologue, mais aussi de son médecin et de son dentiste. Sa certitude est confirmée par des hallucinations cénesthésiques : elle sent les bébés bouger dans son ventre pendant les entretiens. L'accouchement a lieu de la même manière : le bébé part instantanément à la clinique : elle a accouché.

Des hallucinations olfactives de même que des voix sont également présentes dans les entretiens. Elle hallucine que je lui dis " Je t'aime " et elle me répond : "Moi aussi". De façon analogue, dans un entretien avec le médecin, elle sent ce qu'elle nomme " l'odeur de l'amour " ou entend une voix qui lui dit doucement : " corps à corps ".

L'expression hallucinée " *Corps à corps* "semble figurer le second temps du suivi. L'immense distance où elle nous maintenait, en restant repliée sur elle-même, laisse place à une relation à l'autre sans espace de séparation ou de différentiation. Relation où l'on pourrait craindre de se perdre, d'être envahi, happé, submergé, ainsi que je l'ai senti, comme d'autres, à plusieurs reprises. Les hallucinations et le délire se transforment ainsi en intégrant les thérapeutes, ou le lien aux thérapeutes, ce que je propose de nommer la " transférentialisation " du délire et des hallucinations (Gimenez, 2000).

3 - Une séparation impossible : les arrachements

Mes départs en vacances sont alors vécus très douloureusement, de façon quasiment intolérable. Elle se sent " déchiquetée à l'intérieur " de son corps, ou encore, « découpée en morceaux »... C'est, semble-t-il, face à cette si grande fragilité, qu'elle construit des filtres ou pare-excitations, empruntés à la réalité extérieure, pour se protéger du monde. C'est la fonction de son bonnet, de ses gants, de sa doudoune. Aïcha crée d'autres filtres imaginaires protégeant des orifices du corps ou des organes des sens : elle pense ainsi porter 5 lentilles sur les yeux et 500 000 hymens...

4 - Les défenses obsessionnelles pour se protéger

Dans cette relation, des objets concrets externes lui permettent de se protéger et de se sentir moins en danger. C'est ainsi qu'Aïcha se présente aux entretiens avec des tableaux de chiffres. Elle remplit alors ma tête, tout comme elle a rempli la feuille, en lisant les chiffres, lentement...

Quand, au bout d'un long moment, elle a fini de compter, elle " vide son sac " (expression à entendre ici de façon non métaphorique), ou encore elle retourne son porte monnaie et compte les pièces, ou les multiples objets qui s'y trouvent.

IV - LA RELATION MEDIATISEE PAR UN OBJET CONCRET

D'autres objets permettront à Aïcha de médiatiser la relation, en tant que support à la figuration ou la mise en forme de ce qui se passe en elle (Gimenez, 2001). Par exemple, elle amène en entretien un morceau de puzzle. Celui-ci sera pour moi une métaphore de la relation, dont les éléments épars étaient à relier, à articuler.

1 - Le bocal de marmelade

Lors de la quatrième année du suivi, Aïcha se présente à l'entretien avec un bocal de marmelade. Elle le pose sur le bureau. Je la regarde puis regarde le bocal en me demandant ce qu'il peut bien m'apprendre sur l'état de la relation. Mais mon superviseur interne, comme l'appelle Casement (1985), le tiers à l'intérieur de moi, avec qui je discute, reste silencieux.
Elle : " Eh, bibi, ça vous arrive d'être constipé ? "
Moi : " Vous me trouvez constipé ? "
Elle : " C'est mieux que la prostitution, ça dégage bien ".
Moi : " La marmelade dégage bien, je garde à l'intérieur ? "
Elle : " C'est vos angoisses que vous gardez à l'intérieur, vous n'arrivez pas à faire les selles ".
Moi : " Vous trouvez que je suis angoissé, on pourrait imaginer ce qui pourrait m'angoisser ". Et elle de me parler, en termes délirants, de notre relation à la fois amoureuse, fraternelle, parentale et filiale.

Elle s'adresse en effet, souvent à moi comme à plusieurs personne (transfert diffracté): moi-même, Karl, Karilou, son papa, son bébé, son mari, son amant, son frère, et quand elle est triste, " Gimenez Blues ". Elle-même change d'identité, de nom, de prénom, d'origine et même d'identité sexuelle.

2 - Un espace pour penser : le carnet

Deux ans plus tard, elle se présente à un entretien en précisant qu'elle a quelque chose d'important à me montrer. Elle sort un carnet soigneusement protégé dans un sac plastique. Elle l'ouvre et me montre les pages, une à une. Rien n'y est inscrit.

Elle ajoute : " Il est beau ", puis le referme. C'est alors que mes yeux remarquent sur la couverture de ce petit carnet " Casino ", et inscrit en bleu foncé sur un bleu à peine plus clair, " Penser ".

Je me dis : " Pour penser ", et lui dis : " Penser... ", rêvant (au sens de la capacité de rêverie) au carnet comme d'une surface d'inscription, figuration d'un espace de rencontre investi par les deux interlocuteurs. Elle demeure silencieuse et sort de son sac son porte monnaie qu'elle vide sur le bureau. Elle se met à compter les très nombreuses pièces... Je suis un peu irrité, comme si une porte entr'ouverte se refermait aussitôt, et que je n'avais pas saisi la chance qui se présentait...

Je lui dis, peut-être un peu trop rapidement : " Pendant qu'on compte on ne pense pas ". Elle continue à compter. Songeant au squiggle interactif de Winnicott, je reprends sans interpréter son comptage défensif : " Sur un carnet, on peut écrire... on pourrait écrire ensemble ".

Elle, aussitôt : " Non, je préfère le garder comme ça ". Puis, après un silence, elle ajoute : " Transmission de pensée ". " Je lui dis alors : " En effet, quand on écrit ou quand on s'écrit, il n'y a plus de transmission de pensée. "
Elle me fixe intensément du regard et poursuit : "Je prends ma pensée, je retourne le carnet et vous avez eu mon message.... un message cœur à cœur ".

Je reprends : " Cœur à cœur, sans séparation "

Elle précise : " Un message privé, personnel [...] pas écouté par la terre mondiale. Si je note quelque chose la pensée n'est plus valable ". Je pense à l'exclusion de l'autre, du tiers, mais aussi à l'exclusion des formes et des pensées qui pourraient nous séparer. Mais elle utilisera tout de même le carnet, qu'elle nommera plus tard " le livre de la rencontre ", pour commencer à réorganiser son histoire : les premières pages, précise-t-elle, sont celles du passé, les suivantes celles du présent, et les dernières celles de l'avenir. Elle me dit que toutes les informations de son histoire sont dans ce carnet, et elle précise que les quatre dernières pages sont notre histoire depuis qu'on se rencontre. Le transfert se présente ici comme une historisation (Pedinielli, J.L., Bertagne, P., Von Kracht, H., 1990)
qui permet de loger sans confusion dans un objet concret externe (objet de relation) le présent, l'avenir et notre rencontre : la relation thérapeutique.

3 - Le shampoing Osmose

Quelques mois plus tard, Aïcha commence à aborder plus directement la question de la perte et de la séparation, à partir d'un flacon de shampoing (de chez Loréal) qui s'appelle " Osmose " et qu'elle pose sur mon bureau. Dans l'entretien, elle essaie de traduire, par essais successifs, ce qu'elle vit dans la relation : un intense rapprochement affectif avec un début de défusion, ce qu'elle traduit par des termes comme " pétrie ", et par le néologisme " émulsionnée ". Elle parvient alors à ressentir et évoquer ses affects dépressifs, qui jusque-là étaient retournés en affects persécutifs et en colère. C'est ainsi que commence un temps plus dépressif, avec l'intégration d'un début de séparation, et d'intégration de perte douloureuse. On observe des éléments de la position dépressive telle que l'a décrite M. Klein (1946), avec un début de travail de deuil de sa toute puissance, deuil de son emprise sur les objets, et de ses relations fusionnelles. L'équipe dans son entier, non sans quelques difficultés, peut, alors, tout comme elle, envisager et investir un projet d'appartement thérapeutique.

Dépression

Aîcha parvient alors à parler de l'immense solitude qui l'envahit. Elle quitte enfin, de façon plus durable, bonnet, doudoune, écharpe et gants. Elle explique qu'elle se sent " naufragée ". " Ça me fait peur la mort sans badigeonner le futur, on va mourir... " "Je vais mourir du temps ". Elle ajoutera quelques entretiens plus tard, en pleurant à chaudes larmes : " De toute façon, je ne pourrai jamais avoir d'enfants ".

Commencer à voir entendre et parler

Aïcha parle alors du temps, où, à dans son ancien pavillon (de Clérambault), elle était sourde, muette, aveugle : " Avant, j'étais transparente [...] translucidée, maintenant j'entends ". Puis elle précise après un moment de silence : " Enfin, des fois je souffre, de ne pas bien entendre : ce qu'on me dit me fait quelquefois suffoquer ". Elle reprend : "J'entends, mais je ne comprends pas toujours, vous savez, choc émotionnel " Puis elle conclut, émue : " Nous sommes les premiers humains de la planète ".

V-POUR CONCLURE

Quand Aïcha disait être « sourde muette aveugle », elle traduisait non seulement son état interne mais aussi quelque chose qui concernait la relation avec l'autre, avec les autres, avec l'institution. Peut-être est-ce à partir du moment où l'on accepte que le délire et les hallucinations nous concernent également, qu'elles peuvent commencer à se transformer en prenant une dimension relationnelle, c'est-à-dire à se transférentialiser (Gimenez, 2000). Si le délire et l'hallucination sont apparemment des formations narcissiques, ne délire-t-on pas potentiellement pour quelqu'un ? N'est-ce pas une bouée à la mer, lancée désespérément dans l'attente que, quelqu'un, un jour, peut-être, la recevra ?

RÉFÉRENCES

Bion, W.R., (1965). *Transformations*. Presses Universitaires de France, Paris.

Bion W.R., (1970). *L'attention et l'interprétation.* Payot, Paris. CASEMENT, P., 1985. A l'écoute du patient. Presses Universitaires de France, Paris.

Gimenez G. (1999). Objet de relation et gestion du lien contre-transférentiel avec une patiente hallucinée : les couleurs d'une rencontre. *Actes des XI^e Journées d'Etudes du C.OR. (Cliniques des Objets de Relation),* Objet et contre-transfert, Arles, p.51-77.

Gimenez G. (2000). *Clinique de l'hallucination psychotique.* Dunod, Paris.

Gimenez G. (2001). Les objets de relation. In Chouvier et al. *Symbolisation et mé diations. Psychanalyse, création et p sychothérapies.* Dunod, Paris.

Granjon E., (1988). Des objets bruts aux objets de relation ? *In Après Winnicott, la p lace de l'obje t dan s le travail cliniqu e.* Actes des Journées d'Etude de Psychologie Sociales Cliniques Organisées par le C.O.R., Arles, Janvier 1988, 23-26.

Kaes R., (1994). *La par ole et le lien . Pro cessus asso ciatifs dans les gr oupes.* Dunod, Paris.

Klein M., (1946). Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. In *M., KLEIN, P., HEIMANN, S., ISAAC,J., RI VIERE. Dévelo ppements de la psychanalyse.* Presses Universitaires de France, Paris , 274-300.

Pedinielli J. P., Bertagne P et al., (1990). Paroles de psychotiques. *Nervure,* 3, n°7, 10-18.

Segal H., (1964). *Introduction à l'œuvre de Mélanie Kle in.* Presses Universitaires de France, Paris.

Winnicott D.W. (1971). *Jeu et réalité. L'espace potentiel.* Gallimard, Paris.